

Traiter la psychose. « Le faire pas le crier »

Jacques Hassoun

Volume 16, numéro 1, printemps 1991

Aspects de la dynamique conjugale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/032218ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/032218ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hassoun, J. (1991). Compte rendu de [Traiter la psychose. « Le faire pas le crier »]. *Santé mentale au Québec*, 16(1), 303–308.

<https://doi.org/10.7202/032218ar>

Traiter la psychose **«Le faire pas le crier»**

Il est toujours étrange d'avoir été tenu au courant d'un projet dès sa conception, d'assister au fil des ans et au gré des déplacements (Paris — Montréal — Paris) à son développement, de le voir advenir, puis de se trouver confronté à la lecture, page après page à cette histoire singulière, que dis-je, à cette passion qui a pu mobiliser tout un groupe dont les membres un par un, se sont engagés dans cette tâche: *Traiter la psychose*.

Tous ceux qui comme le signataire de ces lignes ont rencontré avant 1983, le GIFRIC, au Saint-Cyrille Ouest, pouvaient être sûrs que ce travail ouvert sur la psychose devait tôt ou tard aboutir à la création d'un centre où la question du père serait mise à l'épreuve de la clinique.

Banalité direz-vous... que nenni: lisez attentivement ce que Lucie Cantin écrit:

«La question du Père, telle que Freud l'a posée pour nous, a deux pentes. D'une part, le signifiant du Père comme l'auteur de la Loi, est ce qui sépare l'enfant de la mère en posant l'exigence de l'inscription dans l'univers symbolique instauré par la Loi des hommes. D'autre part, l'inscription dans le langage, dans la culture, exile et exclut à tout jamais le sujet humain du règne du "naturel". Elle marque un écart, un détournement du "naturel".»

Ainsi donc le Père ainsi entendu, serait celui qui se situe à la plière du géniteur et du père symbolique, c'est-à-dire, nous dit l'auteur de cette contribution, il serait celui qui inscrit l'infans dans le social, dans la culture, dans l'institution (telle que Pierre Legendre ou Althusser ont pu la définir) en exilant du naturel-maternel, et en inscrivant dans le langage et la langue, celui qui va advenir au titre de sujet.

C'est à partir de cette approche que le 388 va travailler. Donner sens, pour que le sujet retrouve la vérité subjective qui est la sienne. Phillip..., que je serais tenté² de représenter comme le personnage éponyme de cette institution... ce Phillip de Lucie Cantin *«frappé comme un pilier rongé par l'eau et qui à tout moment peut s'écrouler»* nous dit: *«Enfant, je croyais au Père Noël et à la religion mais dans le milieu familial où j'étais, comme dans la société, il n'y avait rien pour stratifier et donner un sens à ce que je faisais.»*

Ainsi donc c'est à ce défaut dans la stratification, dans la structuration, auquel le 388 (nom donné familièrement par tous ceux qui à un titre ou un autre ont travaillé dans ce *«Centre psychanalytique pour jeunes adultes psychotiques»*) se confronte. C'est sur ce travail-là qu'il est convoqué à concentrer ses efforts afin que le sujet puisse trouver en lui son pouvoir de créer, c'est-à-dire, nous dit Jacques Garneau *«...trouver ses capacités d'intériorisation et d'interprétation, avoir prise et droit de parole, du quotidien à l'imaginaire, par sa propre création qui est à la fois désir, attraction, projet et étonnement.»*

Dès lors, tout un dispositif, un praticable est mis en place: les ateliers d'art et de création, «les activités sportives, les activités culturelles, l'inscription et la participation comme membre, à la

coopérative d'alimentation du quartier et à une association coopérative de production en arts visuels, la location d'un espace au jardin communautaire du quartier et culture et entretien de cet espace, l'atelier d'informatique, l'atelier de cuisine: achat et cuisson des aliments, et principes de base en alimentation, (je suis de ceux qui ayant été à l'origine du travail en intervention des psychanalystes en crèche et dans les consultations de la Protection Maternelle Infantile en Seine-Saint-Denis considère que s'il est une activité angulaire dans une institution c'est bien celle qui est liée à la cuisine), le journal Lunatic, les voyages autofinancés, les projets spéciaux: camps, repas communautaires, tournois, excursions, activités utilisant les médias, les ateliers de "prise de parole" en groupe, la commission socio-culturelle».

Danielle Bergeron qui rend compte de ces différents ateliers dans son article «Organisation et fonctionnement» nous rappelle que le personnel clinique du centre est composé *«le jour de quatre intervenants cliniques de formation différente dont au moins un de formation en nursing, d'un moniteur d'activité cuisine, d'un agent social, d'un ethnoanalyste (qui a la plus grande importance au 388), d'un agent de recherche (mi-temps), de trois cliniciens analystes dont deux sont psychiatres. Le soir et les fins de semaine, de deux intervenants cliniques dont un de formation en nursing. La nuit, d'un intervenant clinique de formation en nursing.»*

Ceux qui font partie de ma génération et qui ont quelque peu fréquenté la FGERI (Fédération des Groupes d'Études et de Recherche Institutionnelle) en France reconnaîtront là, porté au plus haut niveau un travail institutionnel qui prend l'ensemble de l'équipe des soignants et des soignés en un réseau analytique et psychothérapeutique.

Mais que le lecteur ne s'y trompe pas, Il ne s'agit pas en l'occurrence de ce travail ponctuel que trop d'institutions connaissent et dans lequel l'analyste se borne à des séances bi- ou tri-hebdomadaires, ponctuelles et détachées du social. Ici nous assistons bel et bien à une transmutation de l'analytique et de son institutionnalisation.

Les esprits chagrins et dogmatiques pourraient être quelque peu inquiétés de cette capillarisation du discours freudien — c'est-à-dire aussi lacanien —. Mais dès lors que certains textes sont pris au sérieux par les psychanalystes — tels que «Totem et Tabou» ou «Psychopathologie de la vie collective et analyse du moi», nous voyons mal comment cette dimension du social ne serait pas prise en

compte au plus près de l'approche institutionnelle, celle qui chez le psychotique est constamment présente à l'horizon de sa souffrance dès lors que ce qui est mis en scène et en acte relève pour lui de l'effondrement et de la mise en abîme des lois de la Cité et de celles qui régissent les institutions, c'est-à-dire de ce passage par la *catastrophe*.

Car c'est à celle-ci que le GIFRIC est confronté. Je dirais même que s'il était un titre à donner à cet ouvrage, ce serait «Psychose et théorie des catastrophes subjectives».

Dès lors un certain nombre de règles se devaient d'être étiquetées, telles que *«le respect des horaires, la participation aux activités inscrites à l'horaire, le respect de l'accessibilité des différents lieux du Centre et de l'usage de ces différents lieux, l'interdiction d'actes de violence, envers soi-même, envers autrui ou envers les lieux eux-mêmes, tout bris de matériel ferait l'objet d'un remboursement des frais occasionnés par la réparation, l'interdiction de consommer drogues et alcool dans le Centre, l'interdiction des relations sexuelles dans le Centre, le respect de soi et des autres par son hygiène corporelle et sa tenue vestimentaire, la contribution financière à l'hébergement et aux repas, s'il y a lieu, et selon ses moyens, le respect des règles de politesse et des conventions sociales qui assurent à chacun sa place et sa dignité de personne; toute personne qui contreviendrait à ces ententes qui permettent la coexistence avec les autres, remettrait en cause sa présence dans le Centre.»*

Mettre en jeu des règles afin que la Loi ne s'absente pas ou qu'elle ne se transforme pas en une série d'oukases capricieux ou terrifiants, tel est l'enjeu *esthétique et éthique* (Willy Apollon) que tous ceux qui font partie du GIFRIC tentent d'assumer. Désormais, le 388 n'écarte pas plus les enjeux biologiques que les enjeux comportementaux de son champ de réflexion. Cette prise de position théorique-pratique représente pour beaucoup une originalité certaine. Elle nous pose une série de questions, qui ne peut nous laisser indifférents, dont celle-ci: l'analyste est-il celui qui fait une théorie de sa pratique ou une pratique de sa théorie?

Questions éthiques graves qui auraient pour corollaire une autre interrogation concernant la possibilité ou non d'instituer des passages entre différentes théories afin d'asseoir une pratique.

Le 388 me semble pour ma part avoir tranché... après s'être posé au quotidien ces questions dans son abord de la clinique du «psycho-sé» et de son traitement dès lors qu'il s'est agi pour l'ensemble du GIFRIC de *«la mise en place de l'organisation et du fonctionnement*

qui soutiennent à tous les niveaux une séparation de ces deux dimensions de la clinique des psychoses: le rapport du psychosé à l'Autre et sa confrontation à la Jouissance» qui au plan de fonctionnement aboutit à ce triple constat:

- «— il est un espace arraché à l'Autre du délire,
- où l'analyste, qui se met à la place de l'absence de sens en tant qu'objet du désir, soutient et sollicite la créativité sous la forme d'une parole subjective et d'activités artistiques ou sociales,
- qui contraignent le psychotique à s'engager dans une démarche de coexistence avec autrui.»

Or — (et c'est cela qui nous donne un aperçu sur le travail de la perlaboration, auquel est confronté celui qui interroge la psychose et le psychotique), Danielle Bergeron qui rappelle la triple hypothèse de travail que nous venons de citer, part pour ce faire d'un lapsus auquel elle a été confrontée *«Le faire, pas le crier / Le faire par l'écrire / Le faire pas l'écrire»*. Traiter la psychose, n'est-ce pas aussi reconnaître que cela nous conduit constamment à être confronté à notre vérité subjective?

C'est peut-être cela (aussi) qui permet à Willy Apollon d'énoncer dès l'introduction de l'ouvrage cette proposition: «les problèmes humains les plus importants et les plus incontournables, comme l'amour, la haine, le sens de la vie, les choix éthiques, un projet de vie, un engagement social et politique, la bonne foi de la parole, la paternité, l'autorité... s'articulent plutôt comme le nœud d'une triple dimension de l'engagement subjectif: l'esthétique comme exigence interne suppléant à l'insuffisance sinon l'absence de toute normalité, la créativité où le sujet humain risque le sens de son être dans la rupture avec la norme, et enfin l'éthique où il articule son désir à la coexistence sociale et à la reconnaissance d'autrui.»

Ces signifiants, esthétique, créativité, éthique ne représentent-ils pas le *sujet* pour le signifiant auquel le 388 est confronté: *la psychose*?

N.B. Nous n'avons pas signalé que «Traiter la psychose» est un ouvrage fort de 420 pages dont toute la seconde partie est composée de statistiques passionnantes pour le lecteur, d'une part, et d'une interrogation sur l'ethnopsychiatrie, d'autre part, qui ouvre des voies que peu de psychanalystes (tout au moins en France) ont l'habitude d'emprunter.

Je m'en voudrais enfin de ne pas citer les différents auteurs qui ont collaboré à cet ouvrage et auxquels je n'ai pas fait référence dans cette modeste fiche de lecture: Nicole Duval, Reine Gobeil, France Turmel, Bertrand Cloutier, Lyne Rouleau, Benoît Bélanger, Lucie

Riou, Camille Fortin, Renaud Métivier, Claude Potvin, Diane G. McNicoll, Marcelle Sirois, Suzanne Levasseur, Francine Côté.

NOTES

1. Et c'est la lourde tâche et le privilège des critiques que d'être obligés de détacher d'un ensemble un élément, car «tout» mériterait d'être cité, «tout» mériterait d'être placé en épigraphe... et à ce *tout*, à cet impossible du *tout*, cet ouvrage nous montre de lui-même qu'il représente ce à quoi le sujet se heurte.

Jacques Hassoun
Paris